NE 8334

Grenoble

MONSEIGNEUR RICHAUD
Évêque de Laval

MÉDITATIONS
A L'USAGE
DES PÈLERINS DE LA SALETTE

BONNE PRESSE — PARIS

4

2059 SP

MÉDITATIONS A L'USAGE DES PÈLERINS DE LA SALETTE

E:334

Boîte A-219

MONSEIGNEUR RICHAUD
Évêque de Laval

MÉDITATIONS
A L'USAGE
DES PÈLERINS DE LA SALETTE

BONNE PRESSE — PARIS

E 3334

LE PÈLERINAGE OU L'ON MONTE

« Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur ! »

Il faut avouer que beaucoup ont peur de faire le pèlerinage de La Salette, et d'abord, parce que, pour atteindre la source et le sanctuaire, il faut monter, monter à une altitude déjà considérable, monter à pied non sans fatigue, monter en voiture non sans émotion.

Mais pourquoi ce pèlerinage ?... Pourquoi l'avez-vous entrepris ou avez-vous fini par y consentir ?... N'est-ce pas pour retrouver, d'une manière plus exacte, le sens de la vie ?... Or la vie, la vraie vie, la vie chrétienne doit être une route qui monte...

Depuis dix, vingt ans ou plus, mon niveau moral, ma ferveur religieuse, ma vertu, ma générosité, mon courage n'ont-ils pas baissé ?...

L'homme, avec son intelligence ouverte à toute réalité, est fait pour s'élever. Le Christ

est venu lui rappeler sa dignité d'enfant de Dieu. Il est venu lui montrer un sommet et lui en ouvrir à nouveau l'accès : la vie avec Dieu, dès ici-bas, dans la grâce, et plus tard, éternellement, d'une façon épanouie, dans la gloire.

A tous les hommes, Jésus a crié : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Quelle ambition pour l'humanité !

Pourquoi alors tant d'occupations qui font ramper, tant de plaisirs qui avilissent, tant de doctrines qui rapetissent, tant de tiédeurs qui paralysent ?...

Du premier coup, on a l'impression que la Sainte Vierge, à La Salette, est venue protester contre la tiédeur et la compromission. C'est pourquoi l'on a peur et, si l'on a consenti à monter jusqu'à elle, on garde encore contre elle l'arme de son rationalisme, la défense d'une prétendue modération qui nous permettra de lutter contre les exigences excessives de la grâce. C'est le conseil de Maximin à Mélanie : « Garde ton bâton ; moi, je garde le mien ; si ça nous fait du mal, je lui en donnerai un bon coup. »

La bonne Mère nous dit cependant : « Avancez, mes enfants. » Enfants de Dieu

nous sommes faits pour avancer dans la vie, dans la vertu, dans la perfection. Nos défauts, nous devons, un à un, les terrasser : nos mauvaises habitudes, nous pouvons définitivement les surmonter ; notre tempérament, il nous a été donné pour l'améliorer ; nous devons faire fructifier les talents qui nous ont été remis.

N'ayons pas peur, car il y a différentes manières d'avancer. En montagne, on s'élève en faisant des lacets. Il n'y a pas tous les jours une muraille de glace à attaquer de front, en taillant des marches. La vie peut comporter des bonds héroïques aux cimes de la vertu ; mais, le plus souvent, ce sont de multiples petits devoirs auxquels il faut correspondre. Aller droit, c'est surtout continuer à s'élever par une marche bien rythmée, non saccadée : la permanence dans l'effort doucement produit ; pas d'autre interruption que des arrêts méthodiques... Il ne faut pas attendre d'être fatigué pour faire la halte horaire ; il ne faut pas attendre d'être tombé, ou sur le point de tomber, pour reprendre haleine par un acte religieux... La régularité dans les exercices de piété assure seule la constance du souffle divin dans l'âme.

Il y a des lacets ; la Sainte Vierge en décrit

quelques-uns pour s'élever de la pierre où elle pleure jusqu'au plateau d'où elle s'envole. Elle ne se contente pas d'apparaître en montagne ; elle fait monter les deux petits voyants, de quelques mètres au moins.

Monterons-nous de quelque degré spirituel durant les heures que nous allons passer avec elle sur la sainte montagne ?... Sur quel point allons-nous opérer un petit rétablissement ?... Il y a tel sentiment à dominer... N'ayons pas peur ! Marie veut, pour nous, faire de La Salette une sorte de tremplin.

Nous avons eu d'autres surprises en montant. Déjà, nous avons dû produire quelques petits suppléments d'efforts. Nous croyions apercevoir la basilique au premier détour. A tel angle de la route, nous pensions être arrivés. Et puis, il a fallu continuer, s'obstiner, doubler son énergie.

La vie morale est faite de ces petites victoires sur nous-mêmes, ajoutées les unes aux autres. Ne nous préoccupons pas. Dieu nous conduit. Marie nous guide. Les circonstances qui nous ont amenés ici, telle parole que nous entendrons, telle réflexion qui sera formulée devant nous, telle impression que nous laissera

ce paysage — comme tous les événements de notre existence, petits ou grands, heureux ou malheureux, — ce sont les indications de la Providence : tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, peu importe! Le tout est de monter...

O Marie, ne serait-ce que sur un point, faites que ce pèlerinage à La Salette marque, pour moi, un progrès, une ascension... vers vous, vers votre Fils, Jésus !

LE PÈLERINAGE OU L'ON PLEURE

C'est bien parce que Marie, sur cette montagne de La Salette, se présente à nous en pleurs qu'on éprouve une appréhension à son égard.

Volontiers, on comparerait ce pèlerinage à d'autres et l'on crierait ici au jansénisme. On oublie, par exemple, que les premières paroles, adressées par Notre Dame à la voyante de Lourdes, sont les suivantes : « Pénitence, pénitence », de même que l'Evangile nous rapporte que Jésus a commencé à prêcher en disant : « Faites pénitence ! »

Le bon Dieu est loyal avec nous. Il aime à débuter avec les âmes par une franche explication.

Le Seigneur est bon, surtout. Nous montrer sa Mère en pleurs ou son Cœur percé, n'est-ce pas toujours pour nous prouver son amour ? Ce

seront peut-être les âmes les plus sensibles qui seront touchées par ce spectacle des larmes d'une Mère...

Il y a, en effet, une grâce insigne, une vraie faveur, à les voir couler, ces larmes de Marie. Maximin ne les a pas vues, tellement la lumière du visage de la Vierge était aveuglante pour lui. Demandons cependant à la bonne Mère de les voir, nous, et d'en pénétrer le sens... Car « tout le temps qu'elle a parlé », Mélanie a vu couler ses larmes. Si nous voulons qu'elle nous parle, et longtemps, et intimement, ne craignons pas de la considérer, cette femme en pleurs, assise, la tête dans ses mains, comme « une mère qui se serait ensauvée dans la montagne parce que ses enfants l'auraient battue ».

La réalité n'est pas loin de ces expressions de la voyante. Nous sommes les enfants de cette Mère ; nous venons, chargés de tous les péchés qui pèsent sur ses épaules, comme le figure la lourde chaîne qui borde son fichu. Pas d'illusion : c'est ce qui rendait notre démarche si pénible, en montant. C'était, au fond, la raison principale de notre répugnance à monter. Nous sentions bien que, ce sac énorme, il allait falloir l'ouvrir à la douane de Dieu, qu'il faudrait

les déposer, toutes ces attaches inutiles et ces passions coupables. Nous étions de ceux qui ne veulent pas escalader une aiguille parce qu'ils ne veulent pas se débarrasser de leur sac ou qu'ils craignent tout simplement d'en faire l'inventaire pour ne pas avoir à éliminer tel bloc de cristaux étincelants, ramassé la veille dans une course et enfoui secrètement...

Plus simplement, Marie pleure ; pleurons nous-mêmes. Ayons au moins un commencement de regret. Avouons que tout n'est pas beau dans notre vie. Elle nous le dit maternellement : « Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! »

Alors, c'est l'exposé de tout le mystère de la Rédemption : l'expiation de nos péchés par son Fils et la part qu'elle y a prise. Tout cela est actuel dans sa pensée, parce que, comme son Fils, elle ne cesse de représenter au Père son immolation, ses larmes, sa torture.

Le plus affreux des tourments pour Jésus fut d'entrevoir l'ingratitude des hommes après de telles souffrances et un tel sacrifice. De même, ce qu'il y eut de plus co-rédempteur dans la collaboration de Marie au drame de Gethsémani

et du Calvaire, ce fut la perspective de ce peuple « qui ne veut pas se soumettre » en dépit de si grandes preuves d'amour. Voilà pourquoi le bras de son Fils est « si lourd et si pesant » qu'elle ne peut plus le retenir. Voilà donc en quoi consista l'agonie de Marie et comme elle a bien raison de nous la représenter comme actuelle, là, en face de nous et de nos ignominies, cette Mère, qui va être « obligée de laisser aller le bras de son Fils ». D'avance, elle a accepté de le prier « sans cesse » pour nous, si elle veut qu'il ne nous abandonne pas. Mais ce qui la blesse et la fait mourir d'amour, ce n'est pas tant cette obligation d'intercéder sans cesse. Une mère peut-elle être fatiguée de prier pour ses enfants ? C'est, hélas ! que nous continuions à pécher, sans y prendre attention : « Vous n'en faites pas cas ! »

Le grand mot, très simple et très profond, qui doit percer nos cœurs... C'est par là que le pus s'échappera.

La réalité concrète et personnelle du péché !... Croire au fait du péché... Refaire dans notre esprit l'histoire positive et trop authentique de nos fautes, bien réelles, profondément injurieuses pour l'amour de Jésus et de Marie...

« Vous n'en faites pas cas », le grand motif

de contrition qu'il va falloir ressasser... Le scalpel qui ira au fond de la plaie...

Car nous sommes bien décidés à aller les énumérer, tant bien que mal, à un confesseur, ces péchés qui nous apparaissent plus clairement dans le globe de lumière de Marie. Notre Mère nous conduit à notre Père. Nous sommes sûrs du pardon. Elle nous aidera à avouer. La chose ici ne souffre plus de difficultés...

Mais le plus important, c'est que le bloc aux facettes séductrices soit brisé au fond de nous-mêmes. La contrition est principale. Il faut non seulement confesser nos péchés, mais il faut auparavant, et ensuite, il faut, surtout, les regretter.

Or, nous apercevons enfin ce qu'il y a vraiment de coupable et de monstrueux dans notre attitude. Marie nous le montre pour des péchés tout extérieurs, auxquels nous n'attribuions peut-être pas une grande gravité.

Elle reproche aux gens du pays de Corps de ne pas observer le repos du dimanche et de mêler des blasphèmes à tous leurs mouvements d'impatience. Voyez en quels termes elle le dit, parlant au nom du Seigneur : « Je vous ai

donné six jours pour travailler, et on ne veut pas me l'accorder. » Ce dernier membre de phrase fait sentir où est l'offense. Comme plus haut, « si mon peuple ne veut pas se soumettre » et, plus loin, « quand vous en trouviez de gâtées (des pommes de terre), vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils »...

Oui, au fond de tout péché, il y a une offense, une offense personnelle, pas seulement l'accroc à une ordonnance toute platonique, pas seulement un désordre introduit dans la société, pas seulement un tort causé à nos semblables.

Il y a une offense... qui part d'une personne, d'un cœur, d'une volonté, lesquels refusent un hommage, un témoignage d'amour...

Il y a une offense... dirigée contre une Personne, contre un Etre vivant qui nous domine de toute la hauteur d'une puissance infinie, et qui surtout nous déborde de toute la largeur d'un amour infini : cette grandeur et cet amour sont méprisés.

Car le respect est la première forme de l'amour : prendre en considération ce qu'il y a de bon chez les autres, c'est vraiment les aimer, d'abord, pour eux-mêmes.

Dans toute faute, il y a un manque de res-

pect, et il y a un mépris de l'Amour... « Vous n'en faites pas cas. » Des larmes de ma Mère, vous ne faites pas cas ! Du sang de mon Fils, vous ne faites pas cas. Le peu qu'il vous demande, vous ne le lui accordez pas. Que sont les privations du Carême en comparaison de sa soif au Golgotha et des supplices de sa Passion ? Vous ne voulez même pas, en vous imposant telles privations, en vous soumettant à telles épreuves, vous unir à la Passion, qu'il a, cependant, endurée pour vous... Quand vous faites mine de l'honorer c'est avec un esprit si critique à l'égard de son Eglise ! « L'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la Messe que pour se moquer de la religion. »

Ainsi, ne pas savoir se gêner pour Celui qui a su mourir ! Ne pas rendre d'honneurs à Celui qui nous a honorés de sa grâce, de sa vie, de son adoption, de son amour !

C'en est trop ! et, cependant, creusez un peu toutes les espèces de péché, intellectuels ou charnels, allez au fond de toutes les ambitions, de toutes les avarices, de toutes les sensualités, il y a cela : le mépris de la volonté de Dieu, le mépris du sang du Christ, le mépris des larmes de Marie...

La Sainte Vierge ne pouvait, à ces enfants, proposer d'autres exemples que ceux qu'ils nous ont rapportés. Ces manquements sont typiques, d'ailleurs, car les commandements de l'Eglise qu'ils enfreignent ne sont que la traduction précisée des commandements de Dieu...

Tout péché est une offense et le premier moyen de réparer une offense est de nous mettre à genoux et de la pleurer...

Le crucifix que porte la Vierge de La Salette est muni d'un marteau pour nous apprendre que ces clous, c'est nous qui les avons enfoncés, et dans la chair vivante du Fils de Dieu fait homme. Il est, parallèlement, muni d'une tenaille pour nous apprendre que ces mêmes clous, c'est à nous, personnellement et concrètement, de les arracher...

Ayant pleuré, ayant pris une détermination énergique, relevons-nous, du moins, avec le même élan que Marie... Les enfants disent qu'à ce moment, le globe lumineux qui l'entourait s'agrandit... De même que ses pleurs se mariaient aux rayons de sa gloire, les nôtres ne nous enlèveront pas toute joie. Ils nous feront, au contraire, goûter le premier des bonheurs, celui du repentir qui n'est autre que la joie de l'amour retrouvé.

LE PÈLERINAGE OU L'ON DÉCOUVRE

Même si vous êtes montés de Corps avec des nuages et si vous avez connu la tourmente entre le Gargas et le Planeau, il serait bien étonnant que vous n'ayez pas bénéficié d'une éclaircie et que, tout d'un coup, la pointe hautaine de l'Obiou ou la crête acérée du Champsaur ne vous soit apparue. Des sommets environnants ou du chemin de ronde, vous avez, la plupart du temps, découvert un panorama, unique de grâce et de majesté ; sur les chemins pierreux, vous vous êtes enveloppés dans la lumière chaude des jours d'été.

Dès votre premier regard sur la Madone, vous avez été frappés par son bonnet, impuissant d'ailleurs à exprimer la réalité du diadème vu par les enfants : ce bonnet, ce diadème, c'était surtout des rayons de lumière.

La Belle Dame était aussi enfermée dans un

globe lumineux. Elle y fit entrer les deux voyants pour leur parler. Ils n'en furent pas éblouis, cependant : lumière qui éclaire, qui pénètre, mais qui ne fatigue pas... Une fois disparue, Marie laissa une clarté dans les cieux...

Ne soyons pas étonnés de voir plus clair, à La Salette, dans notre âme et dans le plan divin. La Sainte Vierge est venue pour nous y « conter une grande nouvelle ».

C'est une nouvelle pour nous que de mieux apercevoir nos fautes et les moyens d'y remédier, que de comprendre plus exactement le sens de la vie, que d'entrevoir le dessein d'amour infini de la Providence.

Mais le soleil de tout ce firmament, c'est le Christ et le Christ en croix. Toute la lumière de Marie part du crucifix étincelant qu'elle porte comme vivant et dedans sa poitrine.

Examinons aussi la traînée de lumière qu'elle décrit sur la pelouse. Marie monte de quelques mètres, mais en montagnarde avisée qui fait attention où elle met les pieds : elle suit exactement les traces de Jésus. Le parcours qu'elle dessine reproduit, en réduction, celui du chemin de la croix...

Ce que l'on découvre à La Salette, c'est la « science suréminente du Christ », pour parler la langue de saint Paul : c'est le mystère de la Croix.

Notez que tout ici est équilibré. Qu'on ne représente pas la spiritualité de La Salette comme propre aux tempéraments pessimistes et exagérés. Marie pleure au début, mais triomphe au départ ; elle pleure tout le temps qu'elle parle, mais elle rayonne aussi dans une splendeur béatifiante. Les chaînes voisinent, sur ses vêtements, avec les couronnes de roses. Un diadème de reine sur la tête et un tablier de ménagère à la ceinture. Aux enfants, la bonne Mère donne, pour leurs prières, des conseils très proportionnés, suivant les occupations qui peuvent leur incomber à certains jours.

Nous venons, en effet, remettre ici de l'équilibre dans notre vie. Mais tout équilibre suppose un axe. L'axe de la vie chrétienne, c'est la Croix...

Durant le chemin de croix, que nous ne manquerons pas de faire, méditons longuement et loyalement ce mystère, si obscur, si opposé à toute notre nature et, par ailleurs, si lumi-

neux ! Il déchire tout notre horizon, puissant projecteur qui force les nuages, révèle le plan secret de Dieu, éclaire notre route.

La croix, c'est la contradiction sous une forme ou sous une autre : épreuves dans les affections, épreuves dans les affaires, épreuves dans la santé, épreuves même dans la grande affaire du salut et dans la santé de l'âme : déceptions, revers, subordinations, surmenages, échecs, maladies, infirmités, morts, tentations, obsessions, inquiétudes.

La croix fait partie du programme rédempteur. Elle en est le pivot. Notre route montante doit être semée de croix...

Qu'il s'agisse, comme le petit enfant, de multiplier les petits sacrifices ou, comme la mère de famille, d'accumuler les actes d'abnégation tout silencieux ; qu'il s'agisse, comme le jeune homme et la jeune fille, de consentir à de vrais sacrifices pour se livrer à leur ardent apostolat ou pour maîtriser leurs penchants ; ou bien, qu'il s'agisse, comme le père de famille et le citoyen, de piétiner le respect humain et d'être fidèles, coûte que coûte, dans leur vie professionnelle et sociale, aux principes de l'Evangile, il y a toujours un obstacle à surmonter, un

risque à assumer, une victoire à remporter sur soi-même.

Humainement, voilà qui fait la valeur et la fierté d'une énergie, et c'est pourquoi la peine consentie n'est pas opposée à la vraie joie. Joie n'est pas forcément synonyme de plaisir.

Mais, surnaturellement, voilà pour nous, chrétiens, le moyen de mettre nos pieds dans les pas du Christ, le moyen de lui être uni, non seulement en paroles mais en actes ; voilà qui nous permet de réparer réellement nos fautes et d'acheter, pour nous comme pour les autres, force et lumière.

« Vois-tu cette lumière là-bas ? » disait Mélanie à Mémin. Là-bas, oui, très loin des conceptions du monde, très loin des idées que nous aurions par nous-mêmes, il y a une grande lumière qui part du crucifix de La Salette.

Grand mérite de ce pèlerinage, où l'on ne craint pas de faire ressortir le côté essentiel du message évangélique.

Sur la croix du Christ présentée par Marie, ajustons nos pensées et nos désirs.

Qu'est-ce que la science humaine et son éclat, à côté de cette Sagesse, connaissance de la loi

régulatrice de toutes les activités présentes ? Oui ou non, est-ce dans le Christ que toutes choses sont faites ? Oui ou non, le Christ peut-il être conçu sans sa croix ? Cela n'est pas du rêve, mais de la réalité positive...

Qu'est-ce que la richesse et les facilités qu'elle procure, si elle vient à fausser le jeu de l'énergie humaine, à la déshabituer de tout effort au point qu'il faudra inventer des moyens factices pour retremper, dans un sport quelconque, et les muscles et la volonté des hommes ? User des biens de ce monde avec détachement, comme si on ne les possédait pas, c'est éviter de s'y stériliser et de porter envie aux autres...

Qu'est-ce que le travail, si l'on n'apprécie pas la peine qu'on y prend et si l'on n'y voit que servitude ou moyen de gagner l'argent qui servira au plaisir ? Quand toutes les préoccupations de l'homme sont enfermées dans son activité temporelle, quand, sous prétexte de rendement, il ne sait plus mettre une borne à son labeur et à celui des autres, alors on s'aperçoit que l'équilibre économique est faussé et qu'il faut redistribuer avec certaines coupures, c'est-à-dire avec plus de renoncement, les fonctions de tous...

Qu'est-ce que le plaisir, si l'on n'y apporte pas la modération et le contrôle indispensables ? La maladie et l'usure de l'organisme viennent mettre un frein prématuré à une vitalité qui eût été conservée par la pratique de la mortification.

Qu'est-ce même que la vertu, si l'on veut en exclure les combats, les ténèbres, les immolations ? Rêve d'égoïsme raffiné qui finit par décevoir et qui peut dégénérer parfois en désordre mental. Fausse vertu que celle qui n'inscrit pas la pénitence et l'humilité au principe et tout le long de ses efforts...

Qu'est-ce, enfin, que le zèle et que sont les entreprises charitables, s'il n'y a pas, derrière, une sorte de martyre caché pour en assurer l'efficacité ? Il y a une technique surnaturelle des œuvres qui inclut la pauvreté comme l'humiliation. Les contradictions, les surprises, les échecs apparents, l'emploi des moyens les plus humbles, tout ce qui, en un mot, est fait pour déconcerter les vues humaines et embrouiller notre pauvre raison, tout cela entre si bien dans le message de La Salette qu'il en restera lui-même, toujours, imprégné. Nulle part, peut-être, la Croix du Christ ne s'est chargée, plus exclusivement, d'éclairer...

Ah ! gardons-nous bien, comme le conseillait Maximin, « de donner un coup à cette lumière » que nous avons entrevue. Entrons dedans, au contraire. Cherchons à en tirer quelques applications précises à notre situation. Loin de repartir découragés, tristes et abattus, nous reviendrons de notre pèlerinage plus alertes pour reprendre nos devoirs et faire face à nos difficultés. Nos épreuves ne nous seront pas enlevées, peut-être, mais elles seront transformées : tout aussi lourdes, moins aiguës...

On emporte de la sainte montagne un bouquet de fleurs ou quelque provision d'eau miraculeuse. On y a subi un charme si prestigieux, qu'on redoute de reprendre sa vie quotidienne et de retrouver les horizons lassants de la plaine. On voudrait, par un moyen ou par un autre, conserver quelque chose du vallon de la Sézia et en prolonger les bienfaisantes influences...

Redescendons, ayant comme Marie, contre notre cœur — oui, bien au dedans de notre cœur — la croix de son Fils ! Allons jusqu'à aimer nos propres croix ! Notre route sera plus lumineuse qu'à la montée. Les sacrifices multipliés

et allègrement acceptés nous maintiendront, plus que tout, dans le sillage de la Belle Dame sur la pelouse...

L'Eglise, dans sa sagesse, interdit présentement que l'on commente le secret des deux enfants. Mais, à La Salette, il y a eu, et il y a encore pour chacun, un secret. Nous aussi, nous avons vu... Une grande nouvelle nous a été contée ; une tout autre manière d'envisager notre existence nous a été révélée ; une lumière très pratique, pour nous personnellement, nous a été communiquée... Gardons le secret qui nous a été découvert...

LE PÈLERINAGE OU L'ON PRIE

L'âpre solitude qui entoure la basilique de marbre noir impressionne toujours. On a très vite, à La Salette, la sensation d'une atmosphère incomparable de recueillement. La prière individuelle y est très facilitée, si la prière en foule peut, sur des pentes moins abruptes, être plus facilement organisée.

On ne séjourne donc pas sur la sainte montagne sans beaucoup prier. Se promener, admirer, rêver ne suffisent pas. Marie est venue ici pour tenir une conversation. De toutes ses attitudes, la plus facile à représenter a été celle de son entretien avec les enfants.

On remarquera la place qu'y tient la prière. « Faites-vous bien votre prière, mes enfants ? » On notera ses reproches sur les négligences dans le culte dû à son Fils, et le culte est essentiellement une prière.

Livrons-nous donc à un double examen de conscience concernant nos prières privées et nos prières publiques.

Sommes-nous fidèles à la prière personnelle et quotidienne ?... Si nous sommes contraints par les circonstances de la faire très courte, la faisons-nous « bien » ? L'adverbe est sur les lèvres de Marie... Ce petit geste pieux du matin et du soir, ne l'exécutons-nous pas avec négligence, avec nonchalance, sans attention, par manière d'acquit et en faisant autre chose ?... Le peu que nous donnons à Dieu, le lui donnons-nous de bon cœur, c'est-à-dire en y mettant tout notre esprit ?... Quand nous le pouvons, sommes-nous plus généreux ?... N'avons-nous pas l'habitude de lésiner avec le Seigneur ?... N'avons-nous pas peur du tête-à-tête avec Dieu. Sommes-nous exacts aux offices du dimanche et des jours de précepte ?... Quelle est notre tenue à l'église ?... Est-ce que notre manière d'assister à la Messe n'est pas une dérision ?... Cherchons-nous à avoir quelque intelligence de la liturgie ?... Que faisons-nous pour nous y unir ?...

Afin d'avoir désormais plus de goût à la prière, il importe de revenir à ce qui en cons-

titue la trame essentielle. La chose nous est ici rappelée de façon expressive. Prier, c'est parler à Dieu, c'est entendre parler Dieu à notre âme. La prière n'est autre chose qu'une « conversation » avec le Seigneur.

On s'effraie de prier. On réclame toutes sortes de méthodes d'oraison. On cherche des livres, on quémande des conseils pour bien méditer.

La Salette, avec ses leçons réalistes, nous donne la clé de ce problème pratique de la vie religieuse. Ce n'est pas vers un Dieu lointain qu'il s'agit de faire monter nos louanges, ce n'est pas sur quelque thème plus ou moins théorique qu'il faut, la tête dans les mains, captiver notre imagination et faire jouer notre intelligence. Non, la tête dans les mains, ou la tête droite, ou les yeux levés vers le ciel — toujours comme Marie, qui a pris successivement ces trois positions, — il s'agit tout simplement d'entrer dans une conversation directe et personnelle avec notre Père des cieux.

La prière n'est pas un acte unilatéral. C'est pourquoi nous pouvons nous inspirer aussi bien de l'attitude de la Vierge que de celle des enfants.

C'est donc un acte à deux où l'âme chrétienne n'est toujours qu'un enfant. C'est pourquoi la prière doit y être si humble. C'est pourquoi le principal rôle étant joué par l'autre interlocuteur, la prière doit être si confiante...

La prière s'adresse à une Personne vivante, présente, qui voit très profondément en nous, qui entend même ce que nous ne formulons pas de manière sensible...

La prière n'est pas une dissertation, mais une conversation. On peut y passer d'un sujet à un autre... On peut y parler de choses tout à fait terre à terre. Est-ce que Marie répugne à entretenir ces petits paysans de récoltes et de bestiaux? A la condition de ne pas arrêter là toute notre supplique et de savoir nous élever des intérêts temporels aux bienfaits spirituels, des soucis de la vie présente à la gloire que tout homme doit rendre à Dieu, il n'est pas interdit d'être quelquefois prosaïque dans nos dialogues avec le Seigneur. Il ne trouve d'ailleurs, lui-même, que des comparaisons très familières pour exposer aux hommes les sujets de la plus haute mystique.

Il y a également deux lois de la prière qui nous sont révélées par Notre-Dame de La

Salette. Marie aime la prière approfondie et la prière prolongée.

Les enfants n'avaient pas compris tout de suite ce qu'elle leur avait exposé en français. Feignant de s'en apercevoir seulement, elle leur annonce qu'elle va s'exprimer en patois : « Je vais vous le dire autrement. » Il arrive qu'au cours de la prière et de la méditation, une pensée nous frappe sans que nous la comprenions bien. A je ne sais quoi, nous devinons cependant que c'est la parole de Dieu sur nous et pour nous. Allons-nous passer, rester sur une impression vague ? Non ! le Seigneur veut notre collaboration. L'effort qu'il nous demande c'est de nous appesantir sur cette idée et de solliciter sa lumière pour mieux creuser cette pensée. Peu à peu, nous en découvrons toute la splendeur, l'origine tout évangélique, les nombreuses ramifications et applications. Nous aurions eu tort de passer à un sujet différent... Dieu ne demandait pas mieux de nous le « dire autrement » ; mais il voulait que nous l'en sollicitions humblement, que nous ne nous découragions pas et que nous restions fidèles à l'orientation lumineuse qui nous était apparue.

Faut-il ajouter que l'exemple de la Sainte

Vierge nous incite à prolonger nos prières et à passer le moins de temps possible sans faire monter vers le Seigneur le cri de notre âme ? Ne nous dit-elle pas qu'elle est « chargée d'intercéder *sans cesse* pour nous » ? Or, n'est-elle pas venue pour que les hommes l'imitent dans sa propre mission ? La continuité de sa supplication n'est-elle pas l'application même du conseil évangélique, quand le Maître nous exhorte à prier « sans nous lasser et sans interruption » ?...

Oh ! ces prières ferventes, doucement prolongées à La Salette, près du tabernacle, après la Messe, ou au bord de la fontaine ! Ces chants pieux et simples auxquels nous avons apporté toute notre âme plus encore que toute notre voix ! Nous aimerions bien les répéter, les poursuivre sans cesse au cours des occupations de notre vie ordinaire... Mais que faire pour cela ?

C'est déjà beaucoup que de conserver dans notre labeur enfiévré le souvenir de notre suave intimité avec Jésus et Marie sur la sainte montagne. Mais, notre Salette, ne pouvons-nous l'emporter dans le fond de nos cœurs ?... L'appellation de notre sainte montagne fait penser à quelque petit bond, à quelque montée. Ne pouvons-nous multiplier les petits *sauts* de

notre âme vers le ciel..., que celui-ci soit tout d'azur ou bien qu'il soit couvert de nuages, que nous jouissions de la tranquillité la plus paisible ou que nous nous trouvions au cours des occupations les plus absorbantes, au milieu des compagnies les plus tumultueuses ?...

Ce sera, par exemple, une pensée retenue dans une lecture et qui nous soutiendra. Plus heureux que Maximin, nous serons parvenus à retenir une rose du passage de Marie dans notre âme.

D'ailleurs, elle comprend très bien, la bonne Mère, ces interruptions forcées de la conversation avec le Seigneur. Toutefois, elle demande que, lorsqu'on a du temps et qu'on peut mieux faire, on en dise davantage : savoir profiter des moments perdus... sanctifier vraiment le jour du repos... organiser chrétiennement ses loisirs...

Ne pas fuir Dieu, ne pas mépriser Dieu, ne pas s'esquiver devant Dieu...

La présence divine, presque sensiblement goûtée à La Salette, ne doit pas cesser de nous enrober. L'esprit de prière n'est pas autre chose que le contact avec Dieu, jamais rompu volontairement, renouvelé dès qu'il se peut par la conversation intime de l'âme et du Seigneur.

LE PÈLERINAGE OU L'ON EST PRIS

Le pèlerinage de La Salette commence par une ascension. Il finit par une assomption. Telle fut, en effet, la dernière attitude de Marie sur la sainte montagne, quand elle disparut aux yeux des enfants, enlevée au ciel par la lumière de sa gloire. Aussi, de La Salette, en réalité, on ne descend pas ; on est soi-même emporté, on a été pris...

Analysons le ravissement spécial des âmes en ce site alpestre.

Que le paysage, avec ses lignes et ses couleurs, ait quelque chose de si pur et de si complet qu'on ne craigne pas très souvent de le comparer, et même de le préférer, aux panoramas les plus enthousiasmants des Alpes, soit ! Mais ce qui nous intéresse, c'est le triple mouvement imprimé au vouloir du pèlerin qui essaye de correspondre à la grâce mariale de La Salette.

Le premier mouvement que la Sainte Vierge imposa aux enfants, la conversation finie, fut *un vrai demi-tour*. Face aux Gargas, ils durent se diriger face au Planeau, pour la suivre.

« S'ils se convertissent », leur dit-elle, d'ailleurs, en parlant des hommes vers lesquels elle les envoie... Elle est donc venue pour cela, pour que les âmes opèrent une conversion, c'est-à-dire un retournement d'elles-mêmes. Tel est, au surplus, le sens exact du mot grec qui, dans le texte de l'Evangile, signifie la « pénitence » dont le Précurseur et le Christ nous parlent si souvent.

Religion de l'esprit, morale intérieure, la doctrine de Jésus doit commencer par provoquer un revirement complet dans nos orientations profondes. Extérieurement, dans notre mise et nos occupations, rien, peut-être, ne sera changé. Mais il faut qu'il y ait, d'abord, modification radicale dans notre manière de prendre les choses et les gens. Quand on a la foi, on regarde avec la pupille de Dieu. Rien d'étonnant qu'on envisage les événements et les idées par l'autre bout, en comparaison du point de vue des hommes et du monde non croyant.

Il y a surtout une conversion de la volonté qui

doit se traduire par des résolutions précises et énergiques.

On saura rompre avec telle occasion de péché, se gêner pour être fidèle à tels devoirs religieux, surmonter ce que l'on croyait jusque-là une impossibilité, marcher sur telle rancune, sacrifier telle ambition.

Notons ensuite que les enfants furent *entraînés* par Marie dans sa course sur le gazon. Eux qui craignaient si fort d'avancer et qui s'étaient mis en garde en s'assurant de leur bâton, les voilà qui la suivent. Il n'y a que leur chien qui reste immobile. Aurons-nous l'esprit si animal, pour employer le langage de saint Paul, que nous ne nous laissions pas prendre, nous aussi, par l'enthousiasme fort et viril que communique le pèlerinage de La Salette ?... On est même d'autant plus saisi et mieux marqué par toutes les grâces ici reçues qu'on s'y attendait moins et qu'on a été, au premier contact, davantage heurté, pour ne pas dire offusqué, par ce surnaturel direct et sans ambages...

Faut-il lutter contre cette ferveur soudaine et devons-nous la modérer, une fois redescendus dans la plaine ? Il faut en vivre, au contraire.

Si Marie s'est présentée ici en adversaire de tout christianisme diminué, si elle ne peut, à La Salette, livrer son secret qu'à des âmes généreuses et loyales, il faut que celles-ci, calmement, doucement, discrètement — comme elle quand elle effleurait la prairie — reviennent porteuses d'un feu intérieur, moteur caché d'une activité toute transformée...

C'est par le dedans que se refera la société chrétienne ; c'est par des hommes logiquement chrétiens qui, dans les milieux où ils évoluent et dans les institutions où ils pénètrent, agiront conformément à leurs croyances, que milieux et institutions retrouveront le sens, et la fécondité, et la paix de l'Evangile.

C'est, de même, par une sorte d'entrain spirituel, tout opposé au pessimisme et au découragement, qu'au milieu des conditions de vie les plus païennes et les plus fastidieuses, les chrétiens se maintiendront à la hauteur de la vocation sublime à laquelle ils sont appelés dans le monde.

Prêtres ou laïques, ils peuvent tous recevoir une mission. Préludant aux impulsions officielles données par la Papauté à l'Action catho-

lique, Marie ne craint pas de charger d'une véritable ambassade les deux petits bergers qu'elle a sous les yeux : « Faites-le passer à tout mon peuple. » L'ordre intimé ne comporte pas plus de limites que l'apostolat. C'est à l'universalité des âmes qu'il faut communiquer les lumières et les ardeurs reçues sur la sainte montagne. On y est pris, non seulement parce qu'il a bien fallu *se retourner* et parce qu'on s'est laissé *entraîner*, mais encore parce que l'on se trouve *enrôlé*.

Ici se place un dernier examen de conscience sur le rôle que nous avons joué, jusqu'à présent, autour de nous. Il importe de voir si notre influence est bonne ou malheureuse..., si nous ne pourrions pas nous gêner un peu pour rendre service à des prêtres trop rares ou peu compris..., si nous n'avons pas quelque responsabilité dans l'insuffisance de vie religieuse de ceux qui sont soumis à notre autorité..., si nous ne pourrions point, par quelque réalisation sociale, nous intéresser davantage au sort de nos frères. Il y a l'apostolat principal de l'enseignement et de la propagande. Croyons-nous assez à la puissance des idées, à la nocivité de la presse douteuse, de certains spectacles, de certaines revues ?

A l'opposé, quels sacrifices nous imposons-nous pour soutenir une école chrétienne, pour répandre le livre chrétien, pour ne pas encourager tel lieu de divertissement dangereux ?

Nous sommes fiers de pouvoir répéter qu'avec la doctrine chrétienne nous possédons une synthèse de vie complète, et la seule satisfaisante ; nous ne nous privons pas de dire que, seul, un retour à l'Evangile peut ramener plus de justice et de stabilité parmi les forces sociales. Mais, ces enseignements de nos Papes et de notre Maître, ne les gardons-nous pas pour nous ?... Et même, nous les sommes-nous suffisamment assimilés pour les communiquer aux autres ?... Formation, étude, préparation technique sont les préambules nécessaires à toute action apostolique...

Ah ! que de devoirs surgissent subitement devant nos yeux, tandis que la Vierge, en s'éloignant, regarde vers Rome, le centre de la chrétienté !

La chrétienté, au XXe siècle, elle est entre nos mains à tous. Chrétiens, la ferons-nous ?...

Il ne s'agit plus, comme au temps du Saint-Empire et des rois très chrétiens, d'un réseau

politique enserrant les Etats et les institutions. L'Eglise s'est trouvée peu à peu dégagée de tout cadre politique. Elle aspire cependant à ce que toutes les organisations civiques et sociales s'inspirent de plus en plus de ses principes. Mais ce qui était opportun au temps où les individus étaient moins émancipés ne convient peut-être plus au stade d'une évolution qui a déjà vu, sous l'influence chrétienne, la libération des esclaves et des serfs, le relèvement de la condition de la femme et de l'enfant et qui s'apprête à un ajustement des conditions économiques permettant enfin, à tous les travailleurs sans exception, d'épanouir leur personnalité d'homme et leur dignité d'enfants de Dieu.

Le citoyen est surtout tributaire, à l'heure actuelle, de son milieu. Le milieu est fait de l'ensemble des individus et, principalement, de ceux qui y donnent le ton, de ceux qui sont propagandistes ou meneurs.

Désormais, tout est davantage question d'apostolat, d'influence, d'entraînement. Le plus humble des membres d'une collectivité peut exercer une sorte d'empire. La responsabilité de chacun est plus grande. A chacun donc de travailler à christianiser, par ses exemples et son action, les institutions elles-mêmes.

L'Eglise civilise en évangélisant. Comme aux premiers temps de son histoire, il apparaît plus nettement que le mode propre de son action évangélisatrice est celui de la germination. Elle n'a sans doute jamais prétendu à la domination. Mais la direction qu'elle donnait à une humanité moins évoluée s'exerçait par le canal de puissances civiles qui, elles, dominaient. Le gouvernement spirituel de l'Eglise l'obligeait aussi, comme il l'oblige encore, à faire acte d'autorité. Mais son autorité voisinait avec d'autres pouvoirs qui, encore assez faibles, étaient contraints de se faire couvrir par elle.

Présentement, il y a une chrétienté à reconstruire. Elle aura peut-être une autre façade. C'est surtout par le dedans qu'elle s'élaborera comme aux premiers âges et même qu'elle se maintiendra toujours, à cause du triomphe progressif de la personne humaine et chrétienne l'institution de l'Action catholique étant là pour activer et diriger la poussée évangélique au sein de l'humanité.

Il est donc essentiel que la graine soit semée et que les grains qui doivent fournir le centuple lèvent, se fortifient et se répandent. L'apostolat des laïques unis à la hiérarchie, leur

rayonnement spirituel, leur propagande doctrinale, leur pénétration sociale, leur influence civique nous referont le peuple du Christ et le peuple de Marie !

Ayant été pris sur la sainte montagne, à nous de prendre les autres.

O MONTAGNE DE LA SALETTE,

SUR VOUS, JE SUIS MONTE,
J'AI PLEURE,
J'AI COMPRIS,
J'AI PRIE,

ET POUR TOUJOURS,
ET EN TOUT
ET A TOUS,
JE ME SUIS DONNE !

1946-326. — IMPRIMERIE "MAISON DE LA BONNE PRESSE" (SEINE), 5, RUE BAYARD, PARIS-8e
Dépnt légal 1946-(2e).

ADVENIAT
B P
REGNUM TUUM